N.° 57.

DE L'INFLUENCE DE L'ENFANCE SUR LES MALADIES ET LEUR TRAITEMENT EN GÉNÉRAL;

Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 28 avril 1821, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

Par Octave DESSAIGNES, de Vendôme,

Département de Loir-et-Cher.

Et sanè ætatis, tam ad morbi genium perspiciendum, quàm ejus curationem legitimè adornandam, maximum est momentum et mira diversitas.

Fred. Hoffm., *de historiis morborum rectè consignandis.*

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1821.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PINEL, *Examinateur.*
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU, *Président*
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX, *Examinateur.*
M. DUPUYTREN, *Examinateur.*
M. MOREAU, *Examinateur.*
M. ROYER-COLLARD, *Examinateur.*
M. BÉCLARD.
M. MARJOLIN.
M. ORFILA.
M. FOUQUIER.
M. ROUX.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émise dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE,

ET

A MA MÈRE.

Amour, respect et reconnaissance.

O. DESSAIGNES.

DE

L'INFLUENCE DE L'ENFANCE

SUR

LES MALADIES ET LEUR TRAITEMENT

EN GÉNÉRAL.

En traçant l'histoire générale des maladies on doit nécessairement y faire entrer, comme une considération importante et très-propre à en compléter le tableau, l'influence que plusieurs circonstances, telles que les âges, les sexes, les tempéramens, les climats, les saisons, etc., etc., peuvent exercer sur elles, et dont l'oubli dans la pratique de l'art en a souvent rendu les principes de traitement incertains et trompeurs. Une de ces influences les plus remarquables est sans contredit celle des âges, et son examen attentif doit faire un point intéressant dans l'étude de la pathologie. Si on en rassemble les traits en les ramenant à quelques chefs principaux, on peut signaler chaque période de la vie comme concourant à la production d'un certain nombre d'affections qui lui sont propres,

et comme modifiant en général toutes les maladies, en influant sur leur siége, en faisant varier leur marche, leur durée, leurs terminaisons, leur diagnostic, leur prognostic et les règles générales de leur traitement.

Beaucoup d'affections peuvent se montrer à toutes les époques de l'existence; mais on sait cependant que chaque âge a des maladies qui lui sont propres, ou du moins qui se montrent beaucoup plus fréquemment pendant sa durée. On doit sans doute rechercher les raisons de cette influence dans les changemens importans que subit l'économie par la succession naturelle des périodes de la vie; et si l'homme à chacune de ces époques a sa constitution particulière, il doit avoir aussi ses maladies. *Ut cuique ætati sua est sanitas, ita sunt molestiæ, suus morbus,* disait *Baillou.* Les âges agissent donc ici comme causes prédisposantes des maladies, et l'on peut à cet égard les rapprocher des saisons, auxquelles on les a d'ailleurs ingénieusement comparés sous plus d'un rapport : car, bien que toutes les affections puissent se montrer dans tous les temps de l'année, chaque saison néanmoins, par les vicissitudes et les changemens qu'elle amène naturellement dans l'atmosphère, donne naissance à un certain nombre de maladies. Au reste, cette influence n'avait point échappé au génie observateur d'*Hippocrate*, et il nous a laissé dans la troisième section de ses aphorismes un tableau des maladies des âges qui atteste avec quel soin scrupuleux il suivait la marche de la nature.

En outre, au milieu des révolutions des âges, le physiologiste aperçoit des degrés différens dans l'énergie relative de certains organes qui semblent prédominer sur les autres par une activité plus grande et une suceptibilité plus marquée. *Stahl* et *Hoffmann* attirèrent autrefois les regards des observateurs sur cette vérité importante, et tous deux en firent jaillir quelques principes féconds dans l'application qu'il en surent faire à la pathologie. Ils firent voir surtout que cet excès de vitalité de quelques organes, vers lesquels la nature paraissait diriger tous ses efforts et

tous ses mouvemens, était une cause puissante dans la détermination du siége des maladies, qui venaient comme se grouper autour de ces organes. D'autres auteurs ont depuis étendu, développé ces vues, sur lesquelles *Bichat* s'est surtout arrêté dans son Anatomie générale.

On entrevoit facilement enfin toutes les modifications que les âges peuvent apporter à la marche, la durée, les terminaisons, etc., des maladies. J'aurais voulu présenter cette influence des âges sur les maladies en l'envisageant à la fois dans toutes les époques de l'existence ; mais, forcé de me renfermer dans les limites ordinaires d'une dissertation, j'ai dû resserrer le plan que je m'étais tracé, et je me suis borné à la considération seule de l'enfance, qui, sous tous ces rapports, m'a paru offrir le plus de développemens.

L'âge que j'examinerai s'étend de la naissance à la puberté, c'est-à-dire, dans nos climats tempérés, jusqu'à douze ou treize ans pour les femmes, et quatorze ou quinze ans pour les hommes. En suivant la division des âges établie par M. le professeur *Hallé*, on partage ce stade de l'existence en deux périodes, connues sous les noms de *première enfance* et de *seconde enfance*. La première enfance (*infantia*) s'étend de la naissance à la septième année, époque ordinaire de la seconde dentition. Elle se trouve divisée en trois autres périodes : la première, qui comprend les six ou sept premiers mois qui suivent la naissance ; la seconde, qui va du septième mois jusqu'à deux ans ; la troisième enfin, qui s'étend de la deuxième année à la septième. La seconde enfance (*pueritia*) commence à la septième année et finit aux approches de la puberté. Cette division est fondée sur la connaissance précise des changemens anatomiques et physiologiques qui se remarquent à cet âge. Sans y rattacher constamment mes observations, je ne négligerai point d'en faire l'application à mon sujet toutes les fois que l'occasion s'en présentera.

J'examinerai donc l'influence de l'enfance sur les maladies, en observant l'ordre qui suit : 1.° sur leur production et leur siége ;

2.° sur leurs marche, durée, terminaisons; 3.° sur leur diagnostic; 4.° sur leur prognostic; 5.° sur leur traitement.

Influence de l'enfance sur la production et le siége des maladies.

Les affections qui sont propres à l'enfance sont assez nombreuses. Plusieurs auteurs recommandables n'ont point dédaigné d'en faire l'objet d'une étude spéciale, et des traités particuliers ont été consacrés à cette partie intéressante de la pathologie. Je ne dois donner ici que l'exposé succinct de ces maladies.

L'enfant est en général sujet à moins de maladies pendant les six ou sept premiers mois qui suivent la naissance. Il apporte quelquefois, en venant au jour, les premiers développemens de deux funestes affections connues sous les noms d'*hydrocéphale* et d'*hydrorachis;* et quelquefois il entre dans la vie avec toutes les apparences de la mort par suite de l'asphyxie dite *des nouveau-nés*. L'ictère, l'endurcissement du tissu cellulaire, peuvent encore affliger cette période, mais c'est principalement vers les premières voies que se dirigent alors les maladies. Les fonctions digestives, dont la grande activité doit fournir à la rapidité de l'accroissement, se trouvent exposées à des troubles variés, tels que les tranchées, les vomissemens, les aphthes, les flatuosités, les acidités, etc., etc. *Ettmuller* indiquait autrefois, comme une des principales sources des maladies de l'enfance, cette altération de la digestion. A mesure que l'enfant fait de plus en plus l'essai de la vie, il se trouve exposé à de nouvelles affections, triste apanage de son existence. L'éruption des premières dents, opération importante qui souvent s'accomplit d'une manière paisible, souvent aussi fait naître d'autres douleurs, d'autres accidens, d'autres dangers. Le grand travail qui s'exerce dans tout le reste du système osseux, pendant le cours du premier âge, a fréquemment pour résultat le ramollissement, la courbure des différentes pièces du squelette; ce qui constitue la maladie connue sous le nom de *rachitis*. Les ganglions lymphatiques, très-dévelop-

pés, sont éminemment disposés aux scrophules, qui portent surtout leurs ravages sur ceux du cou, des angles de la mâchoire, de la base de l'occiput, et ceux du mésentère, dont les fonctions participent de cette activité qui caractérise dans l'enfance tous les organes concourant à la digestion. La peau, si souple, si sensible, et dont l'énergie des capillaires est si prononcée, se couvre d'une foule d'éruptions particulières, telles que les croûtes, les teignes, la variole, la rougeole, la scarlatine. C'est à cette période de la vie que se développent les vers intestinaux, qui s'y multiplient avec une incroyable facilité, se déguisent sous toutes les formes, et dont on a dit qu'il n'y avait peut-être pas un seul symptôme auquel ils ne pussent donner lieu; que les convulsions éclatent avec une grande violence et par les causes les plus légères; que le cerveau devient le siége des congestions. L'hydrocéphale aiguë, l'épilepsie, la danse de Saint-Guy, autres affections du système nerveux, qui se distingue à cet âge par un développement très-grand et une exquise susceptibilité, sont encore des maladies de l'enfance. Enfin les organes respiratoires sont le théâtre de quelques affections particulières, comme la coqueluche, le catarrhe suffocant, le croup; et les organes urinaires sont sujets aux concrétions calculeuses et à l'incontinence d'urine, deux affections qui se rencontrent aussi très-souvent dans la dernière période de l'existence.

Telles sont les maladies que l'expérience et l'observation ont désignées comme propres à l'enfance. Au reste, elles sont si bien en rapport avec cet âge, que, lorsque quelques-unes d'entre elles ont été transmises par voie d'hérédité, comme cela peut arriver pour les scrophules, le rachitis, l'épilepsie, c'est encore à cette période de la vie qu'elles se déclarent le plus souvent; et, ce qui est très-remarquable, c'est qu'on voit assez fréquemment la disposition héréditaire à ces maladies disparaître peu à peu avec cet âge.

On remarque que les mouvemens vitaux affectent une tendance manifeste vers la tête, dans l'enfance; aussi cette région devient-elle le siége principal des maladies pendant cet âge. Dans cette pre-

mière période de l'existence, toutes les forces se concentrent sur cette partie importante pour développer les organes nombreux qu'elle renferme; et, quoique perdant de jour en jour de son volume proportionnel, la tête conserve encore à cet égard une prépondérance bien marquée sur les autres cavités du corps. Cette excitation permanente y favorise la production d'une foule de maladies. Les affections de la peau y sont fréquentes et multipliées, comme l'attestent les teignes, les croûtes, les excoriations et les suintemens du nez, des lèvres et des oreilles. On remarque même que c'est pendant les orages de la dentition que la peau de la face, qui jouit alors d'une grande énergie, se couvre, le plus souvent, de diverses éruptions; le tissu cellulaire, très-actif, devient le siége de dépôts nombreux; les glandes parotides et les ganglions lymphatiques du cou, de la mâchoire, sont fréquemment engorgés; les membranes muqueuses des yeux, du nez, des oreilles, sont assez souvent enflammées; celle de la bouche se couvre d'aphthes : c'est encore sur celle qui tapisse le nez que se dirige l'effort hémorrhagique; le cerveau devient le siége de l'hydrocéphale; les congestions s'y forment avec promptitude et facilité, et le délire accompagne les affections les plus légères. Enfin, aux approches de la puberté, se développent les maux de gorge, qui forment comme un passage insensible aux affections de la poitrine, laquelle devient, comme on sait, dans l'adolescence, le siége de la plupart des maladies.

Il est très-remarquable que les affections susceptibles d'occuper des régions différentes choisissent encore dans l'enfance la tête pour leur siége principal. Citons seulement les directions qu'affectent les scrophules dans le premier âge, où elles attaquent surtout les ganglions lymphatiques du cou, de la base de l'occiput; la tendance que manifestent les dartres, qui, selon la remarque de M. *Alibert*, apparaissent surtout à la tête, dans l'enfance. On connaît d'ailleurs l'observation de *Samoëlowitz*, qui, dans la peste de Moscow, en 1771, remarqua que les bubons qui siégeaient aux aisselles, chez

les jeunes gens, et aux aines chez les adultes et les vieillards, se montraient au cou chez les enfans. N'est-ce point par la même influence que les métastases se portent principalement à la tête, dans cet âge? *Roucher*, dans les maladies qui régnèrent en 1795, 16 et 17, observa que, lorsque le rhumatisme, par une cause quelconque, venait à se déplacer, c'était sur cette partie qu'il causait surtout des ravages chez les enfans. La suppression d'un flux naturel, d'une maladie éruptive, qui eût produit une fluxion de poitrine chez un adolescent, une inflammation du foie chez un adulte, produira chez eux une épilepsie, des convulsions, ou toute autre maladie de la tête.

Influence de l'enfance sur la marche, la durée et les terminaisons des maladies.

Les maladies de l'enfance ne doivent-elles pas se ressentir de ce caractère de promptitude et de vivacité que la nature imprime alors à tous ses actes? et cet âge ne doit-il pas, en général, rendre leur marche plus rapide, provoquer une réaction plus vive? Uniformes, et surtout moins embarrassées par les complications, elles développent des mouvemens plus libres, mieux coordonnés, et qui se dirigent plus franchement vers le même but. Dans les hôpitaux qui contenaient des individus de tous les âges et soumis à un régime uniforme, on a souvent observé que, chez les enfans, les mêmes maladies duraient moins que chez les adultes, et surtout les vieillards. Une affection aiguë, suivant la remarque de M. *Landré-Beauvais*, qui n'est terminée que le quatorzième jour dans l'âge mûr, le sera le plus souvent le septième dans l'enfance. Qu'un phlegmon existe à cet âge et dans la vieillesse, où, par le décroissement progressif de la vie, les mouvemens vitaux sont très-languissans, la différence sera extrême. Toutes les tumeurs, comme l'observe *Bichat*, ont un caractère de rapidité bien remarquable dans leur développement et leur marche pendant la première pé-

riode de la vie. On sait avec quelle promptitude se fait la consolidation d'une fracture à cet âge. « En général, dit M. le professeur *Boyer*, le cal se forme d'autant plus vite, que l'individu est plus voisin de l'enfance. *Delamotte* a vu guérir, dans l'espace de douze jours, au moyen d'un appareil fort simple, deux enfans à qui il avait fracturé l'humérus en les tirant par les pieds, dans des accouchemens difficiles. » Les maladies aiguës deviennent rarement chroniques, comme cela arrive si souvent dans la décadence de l'âge. Un rhume, qui chez un enfant parcourt rapidement ses périodes, peut durer très-long-temps chez un vieillard. Le type tierce, qui est, de tous, le plus en rapport avec une nature active, est aussi celui que revêtent le plus souvent les maladies des jeunes sujets, ainsi que l'observe *Barthez*. Les terminaisons sont aussi-bien caractérisées dans l'enfance qu'elles sont vagues et incertaines dans les constitutions affaiblies par l'âge. M. le professeur *Pinel* a été à même d'observer, dans une épidémie dysentérique, les différences frappantes qui distinguent à cet égard les premières et les dernières périodes de la vie. A cette époque encore les maladies conduisent avec une grande rapidité vers le tombeau ou vers une prompte guérison. La convalescence, cet état intermédiaire à la maladie qui n'existe plus et à la santé, qui n'existe pas encore, est souvent à peine apercevable chez les enfans; ils semblent ne faire qu'un pas de l'état morbide au rétablissement complet. On connaît la promptitude avec laquelle chez eux une plaie s'enflamme, suppure, et se cicatrise. D'un autre côté, la nature, dans la solution des maladies, signale ses efforts par des phénomènes critiques plus fréquens et plus tranchés qu'ils ne le sont dans les deux dernières périodes de la vie. Ces phénomènes, que l'antiquité observait avec une si scrupuleuse attention, et que l'on néglige peut-être trop aujourd'hui, affectent dans l'enfance une tendance particulière vers certains organes. « A cet âge, dit M. *Landré-Beauvais*, la nature tend au développement du corps, les mouvemens se portent vers les parties supérieures et les extérieures; aussi les

efforts que la nature tente pour détruire les embarras qui la gênent sont-ils accompagnés d'accidens qui éclatent à la tête et vers la peau. » De là, les éruptions variées, les dépôts, l'engorgement des glandes, les aphthes même, qui terminent souvent les maladies de l'enfance.

Influence de l'enfance sur le diagnostic des maladies.

Au nombre des circonstances, sinon indispensables, au moins très-utiles pour asseoir le diagnostic sur des bases assurées, on doit sans doute compter les renseignemens qui nous viennent du malade; et c'est malheureusement une ressource dont on est privé le plus souvent dans la médecine des enfans. Leurs pleurs et leurs cris indiquent bien qu'ils souffrent; mais quel est le siége, quelle est la nature de leurs douleurs? Ou ils ne peuvent encore s'exprimer, ou leur intelligence naissante ne leur permet point de rendre un compte exact de ce qu'ils ressentent, et leurs réponses jettent peu de lumières sur les recherches qu'on entreprend. On ne peut disconvenir qu'il n'en résulte souvent, dans l'exploration des maladies de cet âge, beaucoup d'incertitude et d'obscurité; et tous les auteurs qui se sont consacrés à l'étude des infirmités de l'enfance ont de tout temps indiqué ce défaut de renseignemens comme une des causes principales qui en rendent le traitement si souvent difficile. Mais, si dans les premières années de la vie on se trouve privé des réponses du malade, c'est alors que le tact du médecin a besoin de la plus grande précision pour distinguer les maladies dans les traits variés et nombreux par lesquels elles se peignent au-dehors. C'est dans ces indices muets que, par un examen scrupuleux, il doit chercher à éclairer son diagnostic : heureusement la lucidité des signes qui frappent ses sens contribue puissamment à le guider dans cette route difficile, et l'appréciation approfondie des symptômes lui offre une source de notions utiles pour parvenir au but. En effet, à cet âge, les maladies, plus franches, moins sujettes aux compli-

cations, s'expriment par des symptômes plus simples et plus concordans avec l'état des parties affectées ; il existe des sympathies très-intimes entre tous les organes, qui jouissent alors d'une sensibilité bien marquée. Lorsqu'il arrive quelque cause de trouble dans l'économie, l'enfant ressent de suite le trait qui l'a blessé : et quelle différence, sous ce rapport, avec le vieillard, dont les organes engourdis ne répondent plus qu'avec peine aux différentes causes d'excitation ! Si la liaison constante des phénomènes intérieurs et extérieurs est d'une grande ressource dans le diagnostic des adultes, elle le devient, à plus forte raison, chez les enfans, où elle est évidente, et trompe rarement le médecin accoutumé à interroger avec soin la nature.

On sait combien il est avantageux, dans le premier âge, de joindre à la considération du pouls celle de la peau, qui suffit même quelquefois pour éclairer le praticien. Cette observation est surtout importante pour les petits enfans, chez lesquels il est souvent peu facile de saisir les variétés des battemens de l'artère, tant ils sont vifs et précipités. Joignons à cela la difficulté que l'on éprouve la plupart du temps à assujettir leurs bras toujours en mouvement. C'est ainsi que la chaleur du front est chez eux un signe qu'on interroge fréquemment pour reconnaître l'existence de la fièvre. M. *Landré-Beauvais* fait remarquer que les signes tirés de la respiration sont précieux à cet âge pour tenir lieu de ceux que l'on ne peut obtenir de l'exploration du pouls. L'observateur attentif à recueillir tout ce qui peut le guider dans ses recherches trouve encore, dans l'odeur aigre qu'exhalent les enfans, des indices utiles pour le mettre sur la voie. « On sait, dit M. *Landré-Beauvais*, qu'on la retrouve dans toutes leurs humeurs pendant le temps de la lactation ; à peine, à cette époque, les matières fécales sont-elles fétides ; tout, jusqu'à leurs croûtes lactées, exhale un aigre développé. C'est un des caractères de la santé de cet âge, que les nourrices connaissent très-bien ; car, si cet aigre devient trop piquant dans leur respiration ou leur transpiration, si leurs urines prennent

une odeur trop aigre ou trop alcaline, elles soupçonnent aussitôt que leurs enfans sont malades. La nuance de ces deux aigres des enfans, l'un signe de santé, l'autre de leur état maladif, ne peut point être rendue par des mots; l'expérience seule peut la faire connaître. » Une tristesse profonde empreinte sur la figure d'un enfant ne doit-elle pas faire soupçonner quelque atteinte funeste à la santé, à cet âge où il est si rare que la physionomie mobile conserve des traces durables de l'impression des passions concentrées? L'attitude est un des signes les plus certains dans les maladies de l'enfance, où elle indique sûrement le bien-être ou le malaise. On cherche à l'observer surtout pour s'assurer de l'état de prostration, de tranquillité ou d'agitation du système locomoteur. C'est une précaution qu'on ne doit jamais négliger dans la médecine des enfans; pour ceux qui sont très-jeunes, il faut choisir l'instant du sommeil pour se livrer à ces recherches, parce que, pendant la veille, leur turbulence et leur agitation continuelles s'opposent à ce qu'on puisse recueillir des signes fidèles. Le toucher, si précieux pour interroger les douleurs, trouve une application bien utile dans les affections de l'enfance, où le malade ne peut souvent les indiquer lui-même. En portant la main sur les parties que l'on soupçonne être malades, on juge, par les contractions de la face, les pleurs, les cris, quel est le véritable siége du mal. C'est particulièrement dans les maladies des organes de l'abdomen qu'on peut se servir avec avantage de cette méthode. Au reste, l'examen attentif des symptômes, qui peut fournir tant de lumières dans le diagnostic des maladies des enfans, se trouve grandement favorisé par la facilité qu'on retrouve, dans toutes les circonstances, de pouvoir découvrir librement les jeunes sujets de la tête aux pieds. Il n'est personne qui ne sente une partie des avantages qui résultent de cette manière d'examiner le malade; avantages dont on est privé très-souvent dans les maladies des autres âges, par des motifs qu'il est inutile de détailler.

Il est à peine nécessaire de dire que la prédisposition de l'enfance

à certaines maladies, étant connue, elle doit servir à confirmer l'existence de ces affections lorsque leur diagnostic est enveloppé de quelque obscurité. Terminons en faisant observer qu'on ne doit jamais perdre de vue, dans l'investigation des maladies du premier âge, l'influence que l'état des voies digestives, le travail de la dentition et la présence des vers peuvent exercer sur elles. On sait, par expérience, que les maladies des enfans dépendent souvent du mauvais état de l'estomac, et que les convulsions, l'épilepsie, etc., souvent n'ont pas d'autre source. *Harris*, qui sans doute accordait beaucoup trop aux acidités, avait bien reconnu néanmoins qu'elles jouaient un grand rôle dans les maladies de l'enfance. *Zimmermann*, dans son traité de l'expérience, observe que la présence des vers dans le canal intestinal peut faire varier le pouls, déguiser les maladies, et souvent même les rendre méconnaissables ; *in morbis puerorum semper suspicandum de vermibus*, disait *Baglivi*. Quant à la dentition, on connaît les troubles variés auxquels elle peut donner lieu, et les nombreuses maladies qu'elle peut susciter. C'est en s'enquérant soigneusement de ces diverses circonstances qu'on se mettra souvent à même d'éviter de grandes erreurs dans le diagnostic.

Influence de l'enfance sur le prognostic des maladies.

L'effrayante mortalité qui règne sur les premiers temps de l'existence atteste assez la gravité des maladies de l'enfance. On observe cependant que, si les affections aiguës à cet âge sont plus communément funestes que celles des adultes, d'un autre côté les enfans surmontent quelquefois des maladies beaucoup plus graves. C'est surtout chez eux qu'il y a de l'espoir tant que la vie existe : *ubi vita, ibi spes ;* et c'est ce qui faisait dire à Vallésius : *res est miraculo similis, quantis desperationibus soleant pueri evadere ; quod fit quia habent vires naturales, quibus vincuntur morbi, robustissimas, nempè commutationem et expulsionem.* (*In Epid.*) La facilité avec

laquelle les enfans sont entraînés à des mouvemens spasmodiques, dans leurs maladies, contribue sans doute à aggraver le prognostic d'un grand nombre d'entre elles. On peut en dire autant de la difficulté qu'on a souvent à établir le diagnostic de ces affections, et à soumettre les jeunes sujets aux règles du régime.

Le prognostic des maladies propres à l'enfance présente une considération particulière intéressante à connaître. On a remarqué que plus une affection était en rapport avec cet âge, moins elle était grave ; et que moins elle avait d'analogie avec cet âge, et plus il y avait de danger ; ce qu'*Hippocrate*, au reste, exprime plus généralement dans un de ses aphorismes : *In morbis minùs periclitantur quorum naturæ, aut ætati, aut habitui magis congruit morbus quàm quibus nulli horum est familiaris.* En effet, les causes morbifiques doivent agir avec plus d'intensité pour produire une maladie pour laquelle l'âge n'offrait point une prédisposition, et les organes doivent alors en recevoir une atteinte plus profonde. Ainsi la teigne, les scrophules sont des affections beaucoup moins graves dans l'enfance qu'à toute autre époque de la vie. On peut en dire autant de l'épilepsie, que les enfans supportent mieux que les adultes ; des exanthèmes fébriles, qui sont beaucoup moins graves chez eux que dans un âge plus avancé ; toutes maladies qui sont, comme nous l'avons vu, particulièrement attachées à l'enfance. D'un autre côté, la pleurésie, la pneumonie, qui sont des maladies de l'adolescence, sont bien autrement dangereuses dans les premiers temps de l'existence. On retrouve d'ailleurs dans la constitution qui est propre à cet âge la raison du danger que peuvent offrir alors quelques affections. « Les faits recueillis jusqu'ici, dit M. le professeur *Pinel*, indiquent que le croup est en général plus intense, plus aigu et plus dangereux pour les enfans que pour les adultes ; ce qui est d'ailleurs conforme à ce qu'apprend l'anatomie comparée des différens âges, puisque M. *Richerand* a observé qu'avant la puberté la glotte n'offre que la moitié des dimensions qu'elle a après cette époque. » Les catarrhes pulmonaires, comme chacun sait, sont

d'autant plus graves que l'enfant est plus jeune; ce qui s'explique facilement lorsqu'on se rappelle que plus on approche de la naissance, et plus l'expectoration est difficile, l'abondance des mucosités plus grande, et par conséquent l'engouement des bronches plus à craindre.

Il est des symptômes alarmans dans un autre âge, qui souvent le sont beaucoup moins dans celui-ci; connaissance importante pour le prognostic des maladies qu'ils accompagnent. Ainsi, chez les jeunes sujets, des douleurs, même violentes, doivent inspirer moins de crainte que chez des individus d'un âge plus avancé; le délire, les convulsions, les soubresauts des tendons, la carphologie, le spasme cynique, le rire sardonique, symptômes si fâcheux dans les maladies, offrent moins de gravité dans l'enfance, où ils sont aussi plus communs; et l'on en retrouve aisément la raison dans l'état du système nerveux à cet âge. La turbulence et la vivacité qui caractérisent les enfans expliquent suffisamment pourquoi l'agitation doit être, dans leurs maladies, plus fréquente, plus marquée, et cependant beaucoup moins inquiétante que dans les autres âges.

Enfin, en joignant la considération de l'enfance aux signes qui présagent les crises, on jugera plus sûrement que la maladie doit affecter telle ou telle voie de solution, puisque, comme je l'ai dit, cet âge présente des directions particulières pour l'établissement des phénomènes critiques. On devra toujours se rappeler aussi que l'époque de la dentition prête très-souvent aux maladies un caractère de gravité qu'elles n'ont point lorsqu'elles marchent seules.

Influence de l'enfance sur le traitement des maladies.

On entrevoit d'avance combien les considérations qui découlent de cette influence sont propres à éclairer la manière générale de diriger le traitement des maladies, et combien il en résulte de modifications importantes dans les indications curatives. Il en est ici

de l'âge, comme des tempéramens, des sexes, des idiosyncrasies, etc., etc., dont l'examen approfondi indique de nombreuses exceptions à faire aux règles générales de la thérapeutique ; et c'est avec raison que *Sprengel* dit dans sa Pathologie : *Nec peripneumoniam generatim, nec hydropem curamus, sed peripneumoniam* Sempronii *aut* Tulliæ, *sexu, ætate, victûs genere aut temperamento differentium.* On peut dire que c'est dans l'appréciation de ces circonstances, envisagées sous toutes les faces, que réside la véritable supériorité du praticien, et que, sans elle, la médecine serait toujours restée dans l'imperfection.

Il doit sans doute paraître naturel, avant d'entreprendre le traitement des maladies, que le médecin détermine d'avance quelle part active il devra y prendre, et jusqu'à quel point il abandonnera les soins de la guérison à la nature. Sans entrer dans les considérations qui doivent fixer les limites respectives des méthodes expectante et agissante, dont le concours est toujours utile, j'observerai que l'âge dont nous nous occupons est en général une condition favorable pour se livrer à l'expectation, et que dans les maladies qui en réclament l'application, la nature, riche de toutes ses ressources, déploie ordinairement de nombreux efforts, qui ne demandent le plus souvent qu'à ne pas être contrariés. *Baglivi* remarquait de son temps que les enfans des grands, qu'on voulait traiter avec plus d'appareil que les autres, mouraient plutôt par l'abus des remèdes que par les maladies. Mais si cette méthode semble favorable, en général, dans cette période de la vie, il faut connaître aussi la rapidité qui caractérise alors la marche des maladies, et la promptitude avec laquelle elles peuvent se terminer d'une manière funeste : notion importante, qui souvent impose au médecin l'obligation de presser les remèdes et d'agir avec activité. Remarquons néanmoins qu'à cet âge les maladies fournissent des indications moins nombreuses, réclament des moyens plus simples et moins multipliés que celles des adultes.

Une seconde considération dans l'établissement des indications curatives, dérive de l'état des forces, que le praticien attentif ne doit jamais perdre de vue. *Galien* comparait ingénieusement l'homme atteint d'une maladie à celui qui est chargé d'un fardeau, la maladie au fardeau, et sa durée au trajet que doit parcourir l'homme qui en est chargé. Il faudra donc, dans les affections de l'enfance, comparer sans cesse à la pesanteur du fardeau et à la longueur du chemin les forces, qui ne sont encore que naissantes, et qui sont bien loin d'être à cet âge ce qu'elles seront dans les autres périodes de la vie.

Mais doit-on guérir toutes les maladies? et n'en est-il pas quelques-unes que l'art doit respecter? *Raymond* a publié un recueil d'observations sur ce point important de la thérapeutique, et a fait voir que certaines affections, par l'influence qu'elles avaient sur la constitution ou des maladies antérieures, demandaient à n'être point troublées dans leur cours. Leur nombre n'est pas très-grand, à la vérité, mais l'enfance peut en offrir plusieurs à notre observation; et c'est sans doute encore une considération utile, dans le traitement des maladies de cet âge, que de déterminer celles qu'il est dangereux de guérir. On peut même ajouter qu'à nulle autre époque de la vie on ne trouve aussi souvent de ces affections salutaires. L'expérience atteste que la plupart des éruptions diverses, et des écoulemens qui se font à la tête chez les enfans, sont souvent des moyens puissans employés par la nature pour maintenir l'économie dans l'harmonie de la santé; et le vulgaire, qui en a constaté tous les bons effets, dit alors que les enfans *jettent leur gourme.* L'époque de la dentition, qui forme d'ailleurs un épisode si remarquable dans l'histoire du premier âge, est surtout signalée par ces sortes de dépurations, telles que le suintement aux oreilles, la croûte laiteuse, et surtout ces diarrhées qui, lorsqu'elles sont modérées, évitent aux jeunes sujets tant d'accidens et tant de dangers Ces affections, au reste, demandent seulement au médecin

prudent à être contenues dans de justes bornes, la nature conservant toujours assez de forces pour y mettre fin quand il en sera temps. De funestes exemples n'ont que trop souvent démontré tout ce qu'on risque en les supprimant brusquement. *Hippocrate* avait bien vu quelles étaient les intentions de la nature en établissant ces diverses maladies, et il craignait les convulsions chez ceux qui ne les présentaient point. Il avait remarqué que les écoulemens des oreilles étaient favorables aux enfans, et que leur suppression causait l'épilepsie, les vices de l'ouïe. *Linné* attribuait la fréquence de l'épilepsie, dans les campagnes de la Suède, à l'habitude qu'avaient les paysans de laver avec de l'eau froide la tête toute croûteuse de leurs enfans. *Amstrong* a vu des coliques atroces et des convulsions succéder à la suppression du suintement des oreilles. *Rosen* et autres praticiens ont observé des maladies des yeux produites par la même cause; et M. *Alibert* a été à même de constater les accidens résultant de la répercussion intempestive de la teigne muqueuse. Il serait facile ici d'accumuler de semblables exemples, et de montrer à quel point ces guérisons imprudentes ont souvent influé sur la santé du reste de la vie.

Si, comme nous l'avons vu, l'enfance entre comme cause prédisposante dans le développement d'un certain nombre d'affections qui lui sont propres, il doit résulter des rapports qui existent entre ces maladies et la constitution de cet âge plusieurs considérations importantes, surtout dans la médecine préservative.

Mais c'est principalement sur l'emploi des moyens thérapeutiques que l'enfance exerce une influence bien marquée. La constitution propre à cet âge, la somme des forces qui lui est départie, les modifications dans l'exercice de la sensibilité et de l'irritabilité qui lui sont particulières, sont autant de circonstances importantes faisant varier à cette époque les règles générales qui président à l'administration des médicamens. Il existe une grande différence dans la vitalité de la peau et des membranes muqueuses, con-

sidérée dans l'enfance et les autres âges ; et c'est à ces deux surfaces qu'est confiée la plus grande partie des moyens de guérison. Les sympathies présentent aussi des variétés à cette époque ; et l'on peut en tirer un parti avantageux pour la révulsion et la dérivation. La nature enfin n'a-t-elle point, à cet âge, des lieux de prédilection pour y porter ses efforts conservateurs, et préparer la solution des maladies ? et n'est-ce point une indication utile pour le praticien qui cherche à l'imiter ? *Quò natura vergit, eò ducendum.* En général, il faut être avare de médicamens pendant les premiers mois de l'existence, où les organes, à peine ébauchés, demandent tant de précautions dans l'emploi des moyens un peu actifs. On trouvera alors des ressources très-utiles dans les règles de l'hygiène, dont l'application sera souvent plus efficace que celle des remèdes. A mesure que les enfans se fortifient par les progrès de l'âge, ils deviennent plus aptes à supporter l'activité des secours pharmaceutiques, qui aussi fournissent au médecin des armes plus assurées pour combattre la maladie.

Je présenterai ici quelques considérations sur l'emploi des principales classes de médicamens dans l'enfance, en examinant successivement les toniques, les vomitifs, les purgatifs, les atoniques, les narcotiques, les évacuations sanguines et les épispastiques, et je terminerai en disant quelques mots sur l'influence que cet âge peut avoir sur la dose et la forme des remèdes.

Toniques. Instrumens puissans de guérison, ces médicamens, dont l'aveugle routine n'a que trop souvent abusé, doivent exiger encore bien plus de prudence et de circonspection dans leur emploi, à cet âge, que dans les autres périodes de la vie ; et l'on trouve aisément dans la constitution qui caractérise l'enfance des raisons pour appuyer ces craintes et justifier cette retenue. Une sensibilité si exquise, des organes si tendres, si perméables, encore si peu résistans, et parconséquent susceptibles de toutes les im-

pressions et de tous les changemens, que de motifs pour dicter les restrictions sévères qui doivent présider à leur administration ! Ces réflexions doivent particulièrement s'appliquer aux stimulans, dont l'action plus énergique se répète rapidement dans tous les organes, et se porte surtout sur l'appareil cérébral, dont elle augmente fortement la vitalité. On conçoit alors combien ces agens peuvent être dangereux pour cet âge, où les congestions du cerveau se forment si souvent, principalement pendant le travail de la dentition : de tout temps d'ailleurs, on a tellement redouté la grande activité de ces médicamens chez les enfans, que l'abstinence du vin et des liqueurs fortes a toujours fait un point important dans le régime du premier âge.

Vomitifs. Les secousses violentes qui accompagnent ordinairement l'action de l'émétique, les efforts pénibles et les vives contractions avec lesquels s'exécute le vomissement sembleraient devoir faire redouter les suites de cette médication énergique chez des sujets aussi irritables et aussi mobiles que les enfans ; mais l'expérience n'a point justifié ces craintes, et l'on sait que les vomitifs sont très-bien supportés par eux, lorsque d'ailleurs on a su en proportionner la dose aux forces de cet âge. « Le tartre émétique, dit M. le professeur *Pinel*, peut être employé même durant l'allaitement. L'estomac même, à cet âge, par une extrême sensibilité, se débarrasse promptement de ce remède et des matières qui le surchargent ; et j'ai vu des enfans attaqués de la coqueluche être promptement soulagés par des vomissemens répétés, tandis que, sans cette ressource, ils étaient menacés de périr suffoqués par les efforts de la toux. » Il est même digne de remarque, comme l'a observé le même auteur, que l'effet de ce remède n'a rien alors d'alarmant durant son action, ainsi que cela arrive quelquefois dans un âge avancé, où la nature a moins d'énergie pour résister à l'impression du remède. On voit des personnes robustes et avancées en âge tomber en syncope durant l'action du tartre émétique, et, avant

que le vomissement se déclare, avoir les lèvres pâles et livides, et ne revenir à elles-mêmes que quelque temps après. On préfère en général l'ipécacuanha, lorsqu'il s'agit de faire vomir un enfant : son action est modérée, sans secousse générale notable ; elle est moins soutenue que celle du tartrate de potasse antimonié. Les efforts de vomissement qu'elle provoque sont moins nombreux, et l'on a moins à craindre d'inflammation de son emploi. Tant d'avantages paraissent lui mériter la préférence qui lui est accordée, surtout chez les enfans très-jeunes, à qui on l'administre ordinairement sous la forme de sirop. D'un autre côté, le tartre stibié se recommande au praticien par la facilité avec laquelle il peut toujours se manier. Son action peut être rigoureusement calculée d'après sa dose, surtout depuis que la chimie est venue éclairer la manière de le préparer. D'ailleurs il ne donne ni odeur, ni saveur, ni couleur à l'eau qui le contient ; avantages qui ne sont point à dédaigner dans la médecine des enfans. La plupart du temps cependant, les parens répugnent à l'administration de ce médicament. Toutes les fois qu'il faudra provoquer le vomissement dans le jeune âge, ce ne sera toujours qu'avec beaucoup de circonspection ; et si la susceptibilité nerveuse, si vive alors, inspirait quelque crainte, on ajouterait des antispasmodiques à la substance vomitive, ou bien on ferait prendre une potion calmante immédiatement après ses effets ; il faudrait même s'abstenir tout-à-fait de cette médication, s'il y avait une disposition bien prononcée aux convulsions. Mais l'émétique n'est pas seulement recommandable à cet âge pour débarrasser l'estomac des saburres qui s'y amassent si fréquemment ; un autre avantage le rend surtout très-précieux alors : les secousses qu'il communique au poumon débarrassent cet organe, si prompt à se laisser engorger par les mucosités, en aidant à l'expectoration, qui ne se fait que difficilement, surtout chez les enfans très-jeunes. *Hoyer* raconte qu'en 1723 beaucoup d'enfans frappés d'un catarrhe suffocant dûrent leur salut à l'efficacité merveilleuse du tartre émétique ; et l'observation journalière atteste tous les bons effets qu'on en

retire dans la coqueluche, le catarrhe pulmonaire, et surtout le croup.

Purgatifs. On en vient souvent à l'usage de cette classe de médicamens dans l'enfance, où beaucoup de maladies, comme nous l'avons vu, tirent leur source de l'embarras des voies digestives. A peine l'enfant a vu le jour, qu'il faut souvent le purger pour expulser le méconium qui se trouve retenu ; et la présence des vers dans le canal intestinal exige d'ailleurs assez fréquemment l'action des substances purgatives. Mais il est bien remarquable que les enfans, toutes choses étant égales, supportent mieux les purgatifs drastiques que les adultes. *Hippocrate* avait déjà remarqué que cet âge résistait mieux à la purgation que la vieillesse ; et dans son *Valetudinarium infantile*, Ettmuller reconnaît également la facilité avec laquelle les jeunes sujets supportent cette médication : non qu'il faille cependant imiter l'exemple de *Buchner*, et leur prodiguer les purgatifs les plus décidés, et à doses très élevées. Quoi qu'il en soit, on attribue cette propriété, dans l'enfance, à l'abondance des mucosités qui lubrifient le canal intestinal et le défendent contre les effets du contact trop immédiat et trop irritant de ces substances médicamenteuses. « C'est dans le cas de glaires, dit M. *Baumes*, si l'on est timide sur la dose des purgatifs, que se vérifie le sentiment de *Whytt*, qui dit qu'ils agissent peu sur les enfans. » Comme on doit bien le penser, cependant les enfans très-jeunes demanderont, dans tous les cas, beaucoup de ménagemens, et l'irritation, toujours inséparable de l'action des drastiques, exigera de la réserve dans leur emploi. Une ressource précieuse s'offre pour les enfans qui sont à la mamelle : le lait de la nourrice a l'heureuse propriété de se charger des principes de quelques substances purgatives. L'expérience n'a point encore démontré si tous les purgatifs peuvent ainsi passer de la nourrice au nourrisson ; mais on sait que le séné, la rhubarbe, le jalap, sont dans ce cas. L'époque de la dentition sera encore le sujet de quelques atten-

tions, et ce ne sera qu'après un mûr examen qu'on se permettra l'emploi des purgatifs énergiques, lorsqu'on aura la crainte de troubler le travail de la nature. *Hoffmann* a vu une épilepsie suivre un purgatif composé de mercure doux et de jalap, donné dans cette circonstance. On a remarqué assez généralement que les laxatifs sont peu convenables à cet âge, surtout ceux qui, comme la manne, le miel, sont susceptibles de s'altérer par leur séjour dans le canal digestif; il en est de même des huileux, qui, dit-on, rancissent et produisent des accidens. Il est un purgatif, la rhubarbe, qui semble leur convenir parfaitement, et qui a reçu de la part de quelques médecins le nom de *purgatif des enfans :* on a voulu consacrer ainsi, dit M. *Alibert*, tous les avantages qu'on en retire dans les maladies propres au premier âge.

Atoniques. Il y a peu de remarques à faire sur l'administration de ces moyens dans l'enfance. On doit en général, à cet âge, plus que dans celui de la force, se tenir en garde contre l'effet débilitant de ces médicamens trop long-temps continués ; les principes délayans, rafraîchissans, acidules, sont d'ailleurs contenus dans une grande quantité de véhicule, et l'on sait que les enfans répugnent aux boissons abondantes. Il ne faudra pas non plus prolonger beaucoup l'application des atoniques à l'extérieur. Les bains d'eau tiède trouveront toutefois une fréquente et utile application à cet âge dans les affections convulsives ; tous les auteurs qui se sont occupés des maux de l'enfance en ont constaté l'heureuse efficacité dans ces maladies.

Narcotiques. Tous les médicamens qui agissent sur le système nerveux ont des effets bien marqués sur les enfans ; on ne saurait donc apporter trop de réserve dans leur emploi. On sait avec quelle facilité les liqueurs alcoholiques troublent le cerveau à cet âge ; et c'est surtout chez les jeunes sujets que l'action des narcotiques jouit d'une grande énergie : ils provoquent alors très-facilement le sommeil

et une très-petite dose suffit pour obtenir l'effet désiré. Les exemples ne manquent pas pour attester les accidens qui sont résultés de leur administration peu mesurée ; on a vu de très-petites quantités d'opium jeter des enfans dans le narcotisme ; des nourrices, qui avaient pris du laudanum de *Sydenham* ont produit le même effet sur leurs nourrissons en leur donnant à téter. On a remarqué aussi que les enfans à qui des domestiques infidèles faisaient prendre du sirop diacode pour les faire dormir, étaient en général d'une intelligence tardive. *Barthez* a observé que l'opium causait souvent des convulsions à cet âge. *Hoffmann* a vu une épilepsie devenir la suite de l'usage trop fréquent de ce médicament. Le volume du cerveau, le développement des nerfs, leur vive susceptibilité, rendent suffisamment raison de tous ces accidens. Observons encore que les opiatiques nuisent généralement pendant les douleurs de la dentition. Quoi qu'il en soit, quand une indication bien précise réclamera l'emploi de ces médicamens, si utiles d'ailleurs pour endormir les souffrances de cet âge, on aura recours aux préparations les moins actives. Le sirop diacode est un de ces remèdes qui s'emploient le plus fréquemment.

Évacuations sanguines. S'il est à cet âge une médication qui ait été de tout temps le sujet des plus sévères restrictions, c'est sans doute celle-ci. *Hippocrate* et *Galien* s'interdisaient la saignée chez les enfans, et la remplaçaient par les ventouses. *Rhazès, Avicenne, Albucasis*, médecins arabes, imitèrent cette réserve de la médecine antique ; un seul d'entre eux osa saigner son fils malade, âgé de six ou sept ans. *Celse*, sans cependant la proscrire entièrement, pensait qu'elle ne devait être employée que très-rarement à cet âge ; *Boerhaave* était du même sentiment ; et de nos jours tous les auteurs se sont également accordés pour prescrire les plus grands ménagemens dans son emploi. N'est-ce pas principalement dans l'enfance qu'on doit en redouter les effets débilitans, surtout dans les premiers mois de l'existence, où les forces sont encore si peu

considérables? Le système sanguin n'a point d'ailleurs encore acquis cette prédominance d'action qu'il aura à la puberté. On ne peut cependant regarder cet âge comme une circonstance qui s'oppose formellement à la saignée ; elle peut y trouver son utile application comme dans les autres périodes de la vie, pourvu qu'on en ait établi rigoureusement l'indication. Il est rare que les maladies des enfans très-jeunes exigent la saignée générale; il peut arriver cependant qu'on soit obligé d'y recourir au moment où l'enfant voit le jour, comme lorsqu'une apoplexie vient le frapper pour ainsi dire aux portes de la vie. Il est facile alors d'obtenir l'évacuation sanguine par le cordon ombilical, en ôtant la ligature, si elle est déjà posée, et en frictionnant les membres de l'enfant, qu'on tient dans l'eau tiède jusqu'à ce que les pulsations paraissent et que le sang s'élance par jets. En général, on remplace la saignée par les sangsues dans la première période de la vie. Dans les maladies inflammatoires, le pouls acquiert rarement cette plénitude et cette dureté qui indiquent si souvent la saignée générale dans la vigueur de l'âge. Comme l'émission de sang doit être modérée, les sangsues remplissent parfaitement ce but; toute proportion gardée, elles affaiblissent beaucoup moins que l'ouverture de la veine. On a remarqué que leur application à la tête, siége ordinaire des congestions, était souvent d'un grand secours dans les maladies de l'enfance ; mais c'est principalement pendant le travail de la dentition, époque où l'organe cérébral devient si souvent le centre des mouvemens fluxionnaires, et semble être dans un état de pléthore habituelle, que cette évacuation locale promet d'heureux résultats. *Sydenham* avait déjà remarqué que, dans les maladies qui arrivent pendant la dentition, les enfans avaient besoin de la saignée; et *Dehaen* la regardait alors comme un remède capital, qui dans ses mains avait eu le plus grand succès. *Alphonse Leroy* a eu de fréquentes occasions d'observer, dans sa pratique, combien il était avantageux, dans cette circonstance, d'employer les saignées locales, et de placer les sangsues derrière les oreilles : il a vu souvent les convulsions céder comme

par enchantement à de semblables applications. Mais, ainsi qu'il le remarque, on ne doit point opérer une grande déplétion, parce qu'il peut en résulter des suites fâcheuses. L'ouverture de la veine trouvera sans doute des indications plus formelles et plus sûres dans la seconde enfance : bien entendu que, dans tous les cas où on y recourrait, il serait urgent de ne tirer que peu de sang à la fois, et de ne point réitérer la saignée à des intervalles trop rapprochés. Ce n'est guère non plus dans l'enfance qu'on pourra se permettre de pousser l'évacuation jusqu'à la syncope, comme on le fait quelquefois dans la force de l'âge pour étouffer de violentes phlegmasies. En général, dans l'emploi des évacuations sanguines, la gravité de la maladie devra toujours guider le praticien. Ainsi *Sydenham*, qui était très-réservé sur la saignée à cet âge, n'hésitait point à saigner les plus petits enfans lorsqu'ils avaient une péripneumonie. On peut ajouter que la rapidité avec laquelle marchent les maladies aiguës de l'enfance commande, quand les évacuations sanguines sont indiquées, qu'on en fasse usage avec promptitude et célérité.

Épispastiques. Ces moyens, auxquels la pratique recourt si souvent, ont surtout une grande efficacité dans les maladies des enfans, chez qui on rencontre tant d'obstacles à l'usage des remèdes internes, et sur lesquels l'art a si peu de prise dans les affections de langueur dont ils sont attaqués. Heureusement, à cette époque tout semble en favoriser l'emploi; l'organe sur lequel on les applique, la peau, si souple, si sensible alors, répond facilement à leur action; les rapports intimes qu'elle entretient avec tous les systèmes assurent l'efficacité des effets sympathiques qu'on peut en espérer; d'ailleurs les éruptions, les excoriations, les suintemens que la nature y établit si souvent pour entretenir ou rappeler la santé des enfans, indiquent évidemment combien les épispastiques, qui n'en sont pour ainsi dire que des imitations, peuvent être avantageux à cet âge. *Sydenham* avait bien re-

connu que les remèdes topiques agissent facilement sur le corps flexible et mou des enfans, et que l'action de ces moyens se communique aisément aux autres organes. Ces mêmes raisons promettent des succès lorsqu'on veut avec ces médicamens exercer une action tonique sur la peau, action à laquelle on ne fait point assez attention, comme l'observe M. *Barbier;* l'irritation journalière qu'entretient un exutoire se transmet sympathiquement à tous les systèmes, qu'elle réveille, et dont elle ramène l'énergie organique. Le même auteur a vu des enfans pâles, dont la chair était mollasse et dans une sorte de bouffissure, sur qui l'effet dont je viens de parler lui a paru bien remarquable. Lorsque l'art, en multipliant ces points artificiels de souffrance, a en vue de produire une dérivation ou une révulsion quelconque, en partageant l'irritation vicieusement accumulée sur quelques organes, on pourra tirer des directions que suit la nature, lorsqu'elle établit elle-même des exutoires, des indications pour le choix des endroits où ils doivent être placés. Nous avons déjà vu que c'était la tête qui en était le siége ordinaire chez les enfans; et toutes les fois que des circonstances particulières n'en ordonneront pas autrement, c'est sur cette partie qu'on les appliquera. L'observation apprend que différens cautères ouverts à la nuque ont guéri des enfans tourmentés de vomissemens, de spasmes, de tranchées. *Russel* recommande expressément, dans les maladies de cet âge, d'exciter doucement l'action des glandes situées derrière les oreilles et d'entretenir les divers flux qui peuvent s'y établir. Au reste, les épispastiques sont souvent employés dans la médecine des enfans, où plus d'une fois il faut rappeler à la peau une éruption qui a brusquement disparu, et qui produit des accidens plus ou moins graves dans l'économie. La promptitude avec laquelle s'opère la vésication guidera pour doser les substances propres à la produire. L'action vive et prompte du vésicatoire, plus en rapport avec le caractère des maladies de l'enfance, trouvera en général une plus fréquente application que le cautère, dont l'action plus lente, mais plus pro-

fonde, convient mieux aux maladies de la vieillesse. Il est très-remarquable que l'enfant supporte facilement l'application du feu sur la peau ; il se rapproche en cela de la femme, avec laquelle il a d'ailleurs plus d'un trait de ressemblance ; et l'on peut, à cet âge, se promettre un grand succès de ces moyens douloureux.

Je terminerai ces considérations par quelques mots sur l'application du froid, qui peut être souvent et utilement employé dans l'enfance : on sait que son action, bien ménagée, est un fort bon correctif de la mobilité nerveuse de cet âge. *Tissot* pense que les bains froids guérissent plus d'une maladie de l'enfance, et croit qu'ils pourraient, s'ils étaient plus généralement mis en usage, arrêter ou du moins diminuer la mortalité. On devra cependant s'en abstenir dans les premiers mois de l'existence, où la peau est encore si molle et si tendre, et où l'enfant paraît avoir besoin de beaucoup de chaleur : on les a vus causer l'ictère, l'endurcissement du tissu cellulaire, l'apoplexie. *Mauriceau* dit avoir vu mourir un enfant pour avoir été baptisé en hiver avec de l'eau froide. Mais plus tard l'enfant a plus de force, sa peau a pris de la fermeté et de la consistance ; la circulation y est active ; la chaleur est plus grande et mieux répartie que dans un âge plus avancé, comme le remarque M. le professeur *Chaussier* : il est même d'observation qu'il supporte alors très-facilement le froid. Il ne faudrait point cependant prolonger trop long-temps les applications réfrigérantes, parce qu'il en résulterait une sédation du système nerveux qui pourrait devenir très-dangereuse à cette époque de la vie ; ni employer un froid trop brusque, comme l'immersion, qui en produisant un violent ébranlement nerveux, une suspension rapide de la chaleur, une vive contraction de la peau, pourrait causer aussi de graves accidens. C'est particulièrement à l'époque de la dentition que le froid sera contre-indiqué.

Doses. Il n'est personne qui ne sente que les doses des remèdes doivent varier suivant les périodes de l'âge : l'enfance mérite sur-

tout de grandes attentions sous ce rapport ; et l'on sait qu'il faut à cette époque diminuer de beaucoup la dose qui serait applicable à un adulte. Des auteurs ont tracé des règles générales à cet égard ; et l'on a dit qu'il ne fallait à un enfant de sept semaines que le seizième de la quantité d'un médicament qui convient à un homme dans la force de l'âge ; à sept mois, un douzième ; à deux ans, un sixième ; à sept ans, la moitié ; à quatorze ans, les deux tiers.

Certainement, en suivant cette échelle, on ne pourra jamais commettre de grandes erreurs ; mais on ne peut point établir ainsi de proportion générale bien rigoureuse ; car de ce que la dose d'un médicament existe dans tel rapport avec les différens âges, il n'en résulte pas qu'il en est de même des autres : n'avons-nous pas vu en effet que, toute proportion gardée, l'enfant supporte une dose plus grande d'un drastique que de l'opium ? Aussi est-on dans l'usage, dans les ouvrages de matière médicale, d'indiquer ce qu'il faut de chaque remède pour un jeune sujet.

Forme. La forme sous laquelle on administre les médicamens offre aussi quelques considérations à cet âge. C'est souvent par l'intermède de la nourrice qu'on fait prendre les remèdes aux jeunes enfans ; comme l'a dit Hippocrate, *lactantium cura posita est in medicatione nutricum.* En général, les remèdes doivent être administrés, autant que possible, dans un véhicule rapproché ; et on les masque, s'il se peut, par quelque boisson agréable, lorsqu'on a affaire à des enfans ; on trompe par là leur répugnance naturelle pour les médicamens : ainsi on leur donne du quinquina dans du café, l'ipécacuanha dans un sirop. C'est surtout pour les purgatifs, dont la plupart sont dégoûtans, qu'on se voit obligé de recourir à cet expédient : on leur donne une résine purgative dans de l'orgeat, pour en cacher la couleur ; ou bien on la mêle avec un sirop pour en masquer le goût. On emploie rarement les remèdes sous la forme de bol, parce que les enfans avalent difficilement ; il en est de même des poudres, qu'il faut éviter de leur prescrire.

Je termine en faisant observer que l'indocilité des jeunes malades oblige quelquefois à en venir à l'administration des médicamens par le rectum, et que la même raison fait aussi recourir, à cet âge, à la méthode iatraleptique, qui est bien plus efficace dans cette période de la vie que dans les autres, à cause de l'activité de la peau et de l'énergie des absorbans : c'est ainsi que M. le professeur *Pinel* et M. *Alibert* ont déterminé chez des enfans des évacuations alvines très-abondantes en faisant des frictions sur l'abdomen avec de la rhubarbe et de la scammonée, et qu'ils ont provoqué chez des sujets du même âge un flux copieux d'urine au moyen des frictions faites avec la scille pulvérisée. Au reste, c'est dans l'ouvrage de M. *Chrestien,* qui s'est occupé avec tant de succès de cette méthode, qu'on trouvera de nombreux développemens à cet égard.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

(*edente* PARISET).

I.

Cùm morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Sect.* 1, *aph.* 8.

II.

Quæ ducere oportet, quò maximè vergant, eò ducenda, per loca convenientia. *Ibid.*, *aph.* 21.

III.

A longo tempore consueta, etiamsi fuerint deteriora, insuetis minùs turbare solent; oportet igitur etiam ad insolita se vertere. *Sect.* 2, *aph.* 50.

IV.

Si quidem qualia purgari oportet, purgentur, confert, et facilè ferunt : contraria verò, difficulter. *Sect.* 4, *aph.* 3.

V.

A tabe detento alvi profluvium superveniens, lethale. *Sect.* 5, *aph.* 14.

VI.

A diuturno alvi profluvio detento spontè superveniens vomitus alvi profluvium solvit. *Sect.* 6, *aph.* 15.